

Souvenirs

J'ai rencontré Carlo Felice Manara en 1971 au département d'Econométrie de l'Université de Genève (Suisse), comme étudiante en Méthodes Mathématiques d'Optimalisation en Economie. Mais à l'époque il venait déjà à la maison, comme « collègue et néanmoins ami » selon son expression, de mon père le professeur Claude Tricot.

Je suis devenue son assistante, et il a été également le directeur de ma thèse sur les Séries Temporelles, soutenue en 1978.

Il venait à Genève chaque semaine, je travaillais avec lui mais Il m'a fait connaître aussi des éléments de la langue italienne, de la littérature, des arts plastiques de son pays. Il se montrait parfois désenchanté mais toujours drôle et extraordinairement intelligent.

Mon père, son collègue en Calcul des Probabilités et Statistique, est devenu dès leur rencontre son grand ami français. Il avait dix ans de moins que Carlo Felice, mais il est mort cinq ans avant lui. Les deux amis avaient beaucoup de choses en commun : une famille nombreuse, la foi catholique, une culture considérable, l'amour des belles choses et des mathématiques appliquées. Pascal était leur grand homme. Je pense que leur différence la plus grande était en musique, mon père refusant le romantisme.

Carlo Felice venait presque toutes les semaines dîner chez nous. Durant le repas, où Margherita est parfois venue, les échanges entre les deux professeurs étaient un feu d'artifice, et l'humour de Carlo Felice – la politesse du désespoir selon son expression – avait un très grand succès dans ma famille. A la fin de ces dîners, les dictionnaires accumulés sur la table témoignaient des vérifications sur les sujets abordés, les « ponts romains » pour ne prendre qu'un exemple. Carlo Felice défendait l'Italie en face de la France, avec gentillesse d'ailleurs : il prônait certains vins italiens (qu'il apportait parfois), les petites villes italiennes et Tartaglia qui selon lui avait devancé Pascal au sujet du triangle des coefficients binomiaux.

Carlo Felice connaissait extrêmement bien la langue française et cherchait toujours à enrichir ses connaissances, y compris en mots d'argot. Son français parlé était juste, mais pas toujours en usage. Par exemple il disait « il n'est pas nécessaire de le faire » alors qu'on dit couramment « ce n'est pas nécessaire ». Il avait des formules qui nous faisaient sourire parce que « c'était lui ». Par exemple :

« C'est ma faute, Madame ? »

« Bon, c'est fini » pour clore une discussion qui menaçait de mal tourner.

« J'achète ma paix ».

« Quand vous serez parti, on fera ce qu'on voudra » lorsque le visiteur s'était risqué à donner un conseil.

Et beaucoup d'autres formules « manariennes ».

J'ai compris en vous écoutant aujourd'hui quelque chose de sa pédagogie. J'avais appris en travaillant avec lui qu'un moyen n'est pas un objectif et qu'il ne faut pas les confondre. Ainsi, la formule mathématique n'a pas la même importance que « l'idée » qui la sous-tend. L'informatique, pour lui, donnait des moyens, mais n'était pas « formatrice », donc pas prioritaire dans l'enseignement. Je ne sais pas ce qu'il dirait aujourd'hui...

Merci de m'avoir permis de témoigner de cette rencontre très importante pour moi de Carlo Felice Manara.